

M E D O R U M A   S H U N

LES PLEURS  
DU VENT

*Traduit du japonais  
par Corinne Quentin*

ZULMA  
18, rue du Dragon  
Paris VI<sup>e</sup>

Titre original :

*Fūon.*

© Medoruma Shun, 1997.

© Zulma, 2016, pour la traduction française.  
Édition française publiée avec l'autorisation  
de Medoruma Shun par l'intermédiaire  
du Bureau des Copyrights Français, Tokyo.

Si vous désirez en savoir davantage  
sur Zulma ou sur *les Pleurs du vent*  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.  
[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)

ℤ

C'est Shin qui avait lancé « Chiche qu'on monte ? ». Et puis, alors que l'idée venait de lui, il hésitait à grimper, ce qui fit naître un rire moqueur chez Akira et les autres, mais aucun n'osa dire « Moi, j'y vais » et ils restaient plantés là, les yeux levés vers le promontoire escarpé, comme coupé net.

Surplombant l'embouchure de la rivière Irigami qui venait se jeter dans la mer après avoir traversé le village, c'était une longue falaise, dont la roche ocre jaune montrait par endroits des traces d'impacts de balles. À mi-hauteur, effilées comme des bras d'ophiures, s'accrochaient des racines de banians aux branches déployées en éventail. Dardées par les virulents rayons du soleil, leurs feuilles d'un vert profond se détachaient sur un ciel bleu

sans le moindre souffle de vent. Les lianes tombant des branches ressemblaient au dru pelage des lions Shishi qu'on voyait dans les fêtes du village, comme attirées par le parfum aigre-doux de l'humus, elles se frayaient un chemin vers cette terre molle, au pied de l'escarpement. Gorgées d'eau, les jeunes feuilles des liserons enlacés aux lianes suintaient sous les rayons du soleil : un déluge de verdure se déversait devant Akira et sa bande.

Akira s'ébroua comme pour échapper à l'emprise de cette vitalité sauvage et porta son regard vers un espace rectangulaire qui s'ouvrait à côté de la cascade de lianes et de liserons.

C'étaient les vestiges de l'ancien ossuaire en plein air dont même les vieillards du village ignoraient de quelle période il pouvait bien dater. Quand on y déposait le corps d'un mort, les oiseaux, crabes, ligies des rivages, et puis la brise marine se chargeaient de le transformer en un beau squelette blanc, disaient avec nostalgie les anciens en plissant les yeux

comme pour apercevoir au loin ce passé. Akira imagina des squelettes étincelants, à moitié enfouis dans le sable blanc. Ne serait-ce qu'une seule fois, il brûlait d'envie de voir l'endroit de ses propres yeux.

À présent l'ossuaire avait presque disparu sous la prolifération des banians et des liserons. Avant la guerre, un solide escalier de pierre taillé dans la falaise permettait d'y accéder. C'est par cet escalier que les villageois transportaient le palanquin funéraire de ceux qui entamaient leur voyage vers l'au-delà. Mais les bombardements avaient détruit l'escalier, et l'armée américaine débarquée sur l'île avait emporté les pierres pour construire ses campements. Après la guerre, les villageois, tels des crabes rampants par petites grappes, étaient sortis de tous les recoins des forêts et des collines mais, assurant à peine leur propre survie, ils ne s'étaient pas préoccupés de l'escalier. Avec le temps, la vie du village avait repris son cours et l'escalier n'avait jamais été reconstruit.

L'ossuaire, devenu inaccessible, s'était peu à peu retrouvé caché derrière le foisonnement des banians qui poussaient dans les moindres failles de la roche. Les gens ne l'avaient pas oublié pour autant. Et bien que d'une manière différente d'autrefois, c'était encore un lieu important pour le village.

Akira et sa bande avaient les yeux rivés sur la forme blanche qu'on apercevait dans l'espace obscur. Comme si quelqu'un l'avait délibérément posé là, un crâne se trouvait à l'entrée de l'ossuaire, bien en équilibre. Ses orbites noires fixaient la mer vers le lointain.

À la surface de l'eau, calme jusque-là, se dessina une infime ondulation. En passant au-dessus d'un banc de petits poissons remontant l'estuaire, la houle scintilla légèrement. Des oiseaux diaphanes s'envolèrent, les fines feuilles des filaos se balancèrent lentement et, au milieu du chant des cigales qui résonnait au loin, on entendit comme le son triste d'une flûte.

Akira et ses copains retinrent leur

souffle, les yeux fixés sur la forme blanche. Le son provenait du crâne. Un murmure, « *Uutôto, Uutôto...* », qui ne sortait d'aucune bouche. Le bruit du vent, aigu puis grave, suivit comme une luciole l'étroit chemin obscur au pied de la falaise, traversa le tympan des enfants qui tendaient l'oreille puis descendit jusqu'au fond de leur poitrine avant d'aller se dissoudre dans l'eau froide accumulée au creux d'un vieil arbre.

En général, chaque fois qu'ils entendaient les pleurs du vent, les enfants tentaient de toutes leurs forces de contrôler l'emballement de leur cœur, ils s'éloignaient en étouffant autant que possible le bruit de leurs pas, et arrivés à une certaine distance, ils poussaient un cri tous ensemble avant de s'enfuir en courant. Mais aujourd'hui, personne ne risquait le moindre mouvement.

N'y tenant plus, l'un d'eux laissa échapper un soupir. Comme s'il s'était agi d'un signal, ils s'observèrent les uns les autres puis se tournèrent vers la source des pleurs

du vent. On disait que le bruit se produisait à chaque fois que la brise marine passait à travers les orbites, le crâne faisant caisse de résonance. Mais personne n'était allé vérifier. Car même les jeunes gens les plus hardis du village n'étaient pas téméraires à ce point.

— Et si on allait vérifier ce que c'est, ce bruit ?

Akira s'étonna lui-même d'avoir prononcé ces mots. Il vit les visages de ses copains se crispier. Isamu, reconnu comme le leader de la bande, sembla craindre que son autorité ne soit mise en défaut et lança ironiquement :

— Tu t'en sens capable ?

Akira posa devant Isamu le gros bocal de mayonnaise qu'il tenait sous le bras. Un tilapia tout juste pêché, gros comme la paume d'un adulte, tournait successivement vers les deux garçons ses yeux rendus énormes par l'arrondi du verre.

— Je peux aller mettre ce bocal à côté du machin, si tu veux.

Ébahis, tous se tournèrent vers Akira.



— Et si je le fais, toi, dans une semaine, tu es cap d'aller rechercher le pot ?

Un instant, Isamu laissa poindre une grimace mais, sous le regard intraitable d'Akira et du tilapia, il ne put qu'acquiescer.

— Bon. Alors on parie : est-ce que dans une semaine le tilapia sera encore vivant ?

Akira jeta un rapide coup d'œil à ses copains et, sans leur laisser le temps de réfléchir, il s'élança jusqu'au pied de la falaise, s'agrippa à une touffe de liserons et se mit à grimper avec vivacité. Quand les enfants, revenus de leur stupeur, se tordirent le cou pour le voir et tenter de le faire redescendre, il avait déjà gravi plus de cinq mètres et, comme un poisson luttant contre le courant, il continuait à progresser en se tortillant. De l'eau échappée du bocal vint éclabousser le visage d'Isamu et des autres qui regardaient d'en bas leur intrépide camarade.

Parvenu à une dizaine de mètres, Akira

n'eut soudain plus de force dans les bras. Essayant de ne pas regarder vers le bas, il coinça une liane entre ses cuisses pour y prendre appui et tenta de se hisser en tirant sur sa main droite, mais il glissa et perdit de la hauteur. Pour ne pas tomber, il mordit une liane de toutes ses dents. Un liquide amer se répandit dans sa bouche, avec une forte odeur d'herbe qui lui donna la nausée. Inquiet, le tilapia s'agitait en tous sens dans le bocal, éclaboussant le visage d'Akira déjà en nage. Le bocal pesait de plus en plus lourd au bras d'Akira où le sang ne semblait plus circuler, il se mit à trembler, provoquant de petites vagues dans le récipient. Alors que l'ascension était évidemment difficile même à deux mains, Akira se demandait pourquoi il s'était lancé un tel défi.